

Chapitre II

Le rêve américain (ajout)

Johnny se réveilla avant l'aube, comme toujours. Le vieux réveil numérique posé sur la caisse de lait qui lui servait de table indiquait 4 h 52. Dans le sous-sol humide où il vivait depuis trois mois, la lumière grise du matin filtrait à peine par la petite fenêtre en hauteur, celle qui donnait sur le stationnement arrière. On entendait déjà, au loin, le ronronnement des premiers camions qui quittaient l'entrepôt.

Il resta allongé quelques secondes, les yeux ouverts, à écouter le silence. Ce silence-là, il l'aimait. C'était le seul moment de la journée où il ne se sentait pas en retard sur quelque chose.

Il se leva, enfila son t-shirt encore humide de la veille l'humidité du sous-sol ne pardonnait jamais puis descendit les trois marches qui menaient à la petite pièce où il avait installé son banc de musculation. Deux haltères rouillés, une barre tordue, un tapis élimé. Rien de glorieux. Mais pour Johnny, c'était son rituel, son ancrage. Il s'échauffa les épaules, fit rouler sa nuque, inspira profondément. Puis il attaqua. Les répétitions s'enchaînèrent, lentes, contrôlées. Chaque mouvement lui rappelait pourquoi il tenait encore debout : la discipline, la routine, la volonté de ne pas redevenir celui qu'il avait été avant. Il ne savait pas exactement ce qu'il voulait devenir, mais il savait ce qu'il refusait d'être.

Après une demi-heure, il s'arrêta, essoufflé, les mains sur les genoux. La sueur coulait le long de son dos, se mêlant à l'air froid du sous-sol. Il aimait cette sensation : la preuve qu'il avançait, même si c'était à petits pas.

Il remonta l'escalier, attrapa sa veste en jean, sa casquette noire, et sortit dans la rue encore sombre. Le vent du matin lui fouetta le visage. Il inspira profondément. Aujourd'hui, il avait sa deuxième journée de formation sur le terrain. Il allait enfin toucher un vrai camion.

La cour de l'entreprise

Quand il arriva à l'entreprise, le soleil commençait à peine à se lever. La cour était immense, un véritable labyrinthe de remorques, de conteneurs, de camions alignés comme des bêtes prêtes à bondir. L'air sentait le diesel, le métal chaud et le café brûlé.

Rémy était déjà là, adossé à son Freightliner, un gobelet à la main. Il leva la tête en voyant Johnny approcher.

— T'es en avance, dit-il.

— Je n'aime pas courir après le temps.

— Ça tombe bien. Le temps, ici, il ne court jamais pour toi.

Rémy sourit, un sourire fatigué mais sincère. Il avait cette façon de parler qui mélangeait humour et vérité brute. Johnny l'aimait bien. Il ne l'aurait jamais dit, mais il l'aimait bien.

— Aujourd'hui, tu vas conduire, annonça Rémy.

— Sérieux ?

— Sérieux.

Johnny sentit son cœur accélérer. Il avait attendu ce moment depuis des semaines. Ils montèrent dans le camion-école, un vieux Peterbilt cabossé mais encore solide. L'intérieur sentait le cuir usé, la poussière et le café renversé. Johnny posa les mains sur le volant. Il avait l'impression de toucher quelque chose de sacré.

— Doucement, cowboy, dit Rémy. Ce n'est pas un cheval sauvage.

— J'suis calme.

— J'vois ça. T'es blanc comme un drap.

Johnny inspira profondément. Puis il tourna la clé.

Le moteur rugit. Un frisson lui traversa la colonne vertébrale.

— Mets-le en première. Tranquille.

— Ouais.

— Et regarde loin. Toujours loin. Pas juste devant toi.

Johnny hocha la tête. Le camion avançait, lentement, comme un animal qui se réveille.

La première manœuvre

La cour était pleine de trous, de flaques, de remorques mal stationnées. Johnny avançait à pas de tortue, les mains crispées sur le volant.

— Détends-toi, dit Rémy. Le camion le sent quand t'es tendu.

— J'essaie.

— Essaie moins. Fais juste... être là.

Johnny souffla. Il relâcha un peu ses épaules. Le camion sembla le sentir.

— Là, tu vas reculer entre ces deux remorques.

— Là ?

— Là.

Johnny déglutit. L'espace était ridiculement étroit.

— J'vais jamais passer.

— Si. Tu vas passer. Parce que tu vas prendre ton temps. Et parce que t'es pas un idiot.

Johnny recula. Trop vite. Trop tôt. Trop à gauche.

— Stop, dit Rémy. Johnny freina.

— Regarde. Pas le camion. Pas les miroirs. Regarde l'espace. Regarde ce que tu veux faire. Johnny inspira. Regarda. Reculer. Droit. Calme.

Il recommença. Cette fois, le camion glissa entre les deux remorques comme si l'espace s'était élargi.

— Voilà, dit Rémy.

— J'ai réussi.

— T'as réussi. Et tu vas recommencer demain. Et après-demain. Et encore. Jusqu'à ce que ça devienne naturel.

Johnny sourit. Un vrai sourire. Ça faisait longtemps.

La pause du midi

Ils mangèrent dans la petite roulotte qui servait de salle de repos. Johnny ouvrit son sandwich au beurre de pinottes. Rémy, lui, avait un énorme thermos de soupe maison.

— C'est ta femme qui fait ça ? demanda Johnny.

— Ouais. Claire. Elle cuisine trop.

— Ça existe, ça ?

— Quand t'essaies de perdre du poids, ouais.

Ils rirent. Un rire simple, sans arrière-pensée.

— Et toi, demanda Rémy, t'as quelqu'un ? Johnny secoua la tête.

— Non. Pas le temps. Pas la tête.

— Ça viendra.

— Peut-être.

— Non. Ça viendra. Les gars comme toi, ça finit jamais seul.

Johnny ne répondit pas. Il regarda par la fenêtre. Le soleil tapait sur les remorques, créant des reflets aveuglants.

Il pensa à son père. À ce qu'il aurait dit. À ce qu'il n'avait jamais dit.

L'après-midi : la route

Après le repas, Rémy lui annonça :

— On sort.

— On sort où ?

— Sur la route.

— Sérieux ?

— Sérieux.

Johnny sentit son estomac se nouer. La cour, c'était une chose. La route, c'en était une autre.

Ils montèrent dans le camion. Rémy s'installa sur le siège passager, attacha sa ceinture.

— Quand t'es prêt. Johnny inspira. Puis il démarra.

La sortie de la cour fut hésitante, mais correcte. Puis ils arrivèrent sur la grande route.

— Vas-y, dit Rémy.

— Vas-y comment ?

— Comme si t'avais confiance.

Johnny accéléra. Le camion vibra. La route s'ouvrit devant lui, large, infinie.

Il sentit quelque chose se débloquent en lui. Une sensation étrange. Comme si, pour la première fois depuis longtemps, il avançait vers quelque chose qui avait du sens.

— Ça va ? demanda Rémy.

— Ouais.

— T'as l'air ailleurs.

— Non. J'suis là.

— Alors profite. C'est ton premier vrai jour.

Johnny sourit. Le vent entra par la fenêtre entrouverte. La lumière du soleil jouait sur le tableau de bord. La route défilait.

Il se sentit vivant.

Le retour

En fin d'après-midi, ils revinrent à l'entreprise. Johnny gara le camion avec une précision qui surprit même Rémy.

— Pas mal, dit-il.

— Merci.

— Tu vas y arriver, Johnny.

— À quoi ?

— À ton rêve américain. Même si tu sais pas encore c'est quoi.

Johnny resta silencieux. Il regarda la cour, les camions, les hommes qui marchaient d'un pas lourd. Il regarda ses mains. Ses mains qui tremblaient encore un peu.

— J'espère, dit-il simplement.

La soirée

De retour dans son sous-sol, Johnny s'assit sur son lit. Il était épuisé. Mais une bonne fatigue. Une fatigue qui ressemblait à un début.

Il pensa à la route. Au camion. À la sensation d'être enfin à sa place. Il se coucha, les bras derrière la tête. Le plafond était fissuré. L'air était froid. Mais pour la première fois depuis longtemps, il s'endormit avec un sourire.

CHAPITRE XVIII Un voyage, une révélation, une surprise Johnny prit la route avant l'aube, à cette heure fragile où le monde semble encore hésiter à exister. Le ciel était d'un bleu sombre strié de nuances violettes, et les phares découpaient l'asphalte comme un ruban sans fin.

La radio, réglée trop bas pour distraire, laissait surtout place au murmure du moteur et au battement régulier de ses pensées. Il conduisait depuis déjà une heure quand la ville se dissipa derrière lui. Les lumières s'éteignirent une à une, remplacées par des silhouettes d'arbres et des champs endormis. Johnny aimait ces moments suspendus, quand personne n'attend rien de vous, quand la route devient une confession silencieuse. Chaque kilomètre l'éloignait du tumulte récent et, sans qu'il s'en rende compte, l'apaisait. Il s'arrêta dans une station-service encore à moitié endormie. Le café y avait ce goût brûlé mais rassurant des haltes improvisées. En payant, il croisa son reflet dans la vitre du comptoir : des traits tirés, des cernes persistantes, mais aussi une lueur nouvelle dans le regard. Comme si, malgré la fatigue, quelque chose cherchait à émerger. De retour sur la route, le jour commença à poindre. Une ligne orangée fendit l'horizon, promettant une clarté lente et généreuse. Johnny sentit une émotion inattendue lui serrer la poitrine. Il pensa à tout ce qu'il avait laissé derrière lui, aux silences accumulés, aux décisions remises à plus tard. Ce voyage, décidé presque sur un coup de tête, prenait soudain une ampleur qu'il n'avait pas anticipée. À mesure que le soleil se levait, les paysages se transformaient. Des villages apparurent, modestes et accueillants, puis des étendues d'eau où le ciel se reflétait comme un miroir imparfait. Johnny ralentit, ouvrit la fenêtre. L'air frais lui fouetta le visage, et il se mit à sourire, sans raison précise. Il se surprit à repenser à Laurianne. Pas avec l'angoisse habituelle, mais avec une douceur nouvelle. Il comprit alors que ce qu'il fuyait depuis si longtemps n'était pas une situation, ni même une peur précise, mais l'idée de devoir changer. Cette révélation le frappa avec la simplicité d'une évidence longtemps ignorée. En fin de matinée, il quitta la route principale pour s'engager sur un chemin plus étroit, bordé de pins. Le GPS hésita, recalculant sans cesse. Johnny coupa le son et continua à l'instinct. Au détour d'un virage, il aperçut une petite auberge isolée, presque cachée par la végétation. Une impulsion le poussa à s'arrêter. À l'intérieur, l'endroit respirait la tranquillité. Quelques tables en bois, une odeur de pain frais, et une femme derrière le comptoir qui lui adressa un sourire franc, comme si elle le connaissait déjà. Ils échangèrent quelques mots simples, sans importance apparente, mais Johnny sentit quelque chose se détendre en lui. Assis près de la fenêtre, il observa la lumière jouer sur les feuilles. C'est là que son téléphone vibra. Un message inattendu. Son cœur s'accéléra avant même qu'il ne lise les mots. La surprise fut immédiate, presque irréelle, et pourtant profondément juste. Johnny resta un long moment immobile, le regard perdu entre l'écran et le paysage. Il comprit alors que ce voyage n'était pas une fuite, mais un passage. Une transition nécessaire. Et pour la première fois depuis longtemps, l'avenir ne lui sembla ni lourd ni menaçant, mais ouvert, fragile et prometteur. Il termina son café, inspira profondément, et se leva. La route l'attendait encore, mais il n'était déjà plus tout à fait le même.

CHAPITRE XVIII

Un voyage, une révélation, une surprise

Johnny prit la route avant l'aube, à cette heure fragile où le monde semble encore hésiter à exister. Le ciel était d'un bleu sombre strié de nuances violettes, et les phares découpaient l'asphalte comme un ruban sans fin. Le moteur ronronnait d'une manière presque apaisante, comme si le camion lui-même savait que ce voyage-là ne ressemblait pas aux autres.

Il roulait depuis moins d'une heure quand une sensation étrange s'installa en lui. Pas une inquiétude, non. Plutôt une sorte de **pressentiment**, comme si quelque chose l'attendait au bout de la route, quelque chose qu'il n'avait pas cherché mais qui l'avait trouvé.

La radio grésilla, puis se tut. Le silence prit toute la cabine, un silence épais, presque vivant. Johnny inspira profondément. L'air sentait le café froid, le cuir usé, et cette odeur métallique de l'aube qui se lève sur les grandes routes.

Il pensa à Logan. À Laurianne. À tout ce qu'il avait laissé derrière lui pour continuer à rouler, encore et toujours, comme si la route était la seule chose capable de le tenir debout.

Un panneau défila :

“Prochaine sortie : 42 miles”.

C'était là qu'il devait quitter l'autoroute. Là que tout devait commencer.

Il ralentit légèrement. Son regard accrocha un détail qu'il n'aurait pas dû voir : une voiture grise, lointaine, mais qui semblait maintenir exactement la même vitesse que lui. Il fronça les sourcils. Encore une histoire louche. Encore un contrat qui sentait le piège. Encore cette impression d'être observé, choisi, manipulé.

Mais cette fois, quelque chose était différent. Cette fois, il n'était pas seul.

Dans la boîte à gants, une enveloppe scellée l'attendait. Il ne l'avait pas ouverte. Il n'en avait pas eu le courage.

Il savait seulement une chose : Ce voyage allait lui révéler quelque chose qu'il n'était pas prêt à affronter.

La sortie approchait. Johnny mit son clignotant. La voiture grise fit de même.

Il sentit son cœur se serrer. Pas de peur. De certitude.

La route allait lui parler. Et ce qu'elle avait à dire... allait changer sa vie.

(suite directe)

La bretelle de sortie s'ouvrit devant lui comme une déchirure dans le paysage. Johnny tourna le volant, sentant le poids du camion se déporter légèrement. La voiture grise suivit, docile, trop docile.

La route secondaire était presque déserte. Des champs noyés de brume. Des silhouettes d'arbres tordus par le vent. Et ce silence, encore, qui semblait vouloir lui parler.

Johnny accéléra un peu. La voiture grise fit de même.

Il serra les dents. Il n'aimait pas ça. Il n'aimait pas être suivi. Il n'aimait pas ne pas comprendre.

Après quelques miles, il aperçut une vieille station-service abandonnée, un de ces endroits oubliés du monde où même les souvenirs semblent avoir déserté. Il freina. Se rangea. Coupa le moteur.

La voiture grise s'arrêta à bonne distance.

Johnny descendit. L'air froid lui mordit le visage. Il resta immobile, les mains dans les poches, attendant que l'autre fasse le premier pas.

La portière de la voiture grise s'ouvrit. Un homme en sortit. Grand. Calme. Pas menaçant, mais pas rassurant non plus.

Il s'avança lentement.

— Tu devrais ouvrir l'enveloppe, Johnny.

La voix était posée, presque douce. Johnny sentit un frisson lui parcourir l'échine.

— Et toi, t'es qui pour me dire ça ?

— Quelqu'un qui sait ce que tu vas y trouver.

Johnny hésita. Puis il ouvrit la portière du camion, sortit l'enveloppe. Elle était lourde. Trop lourde pour n'être qu'un message.

Il déchira le sceau.

À l'intérieur, un dossier. Des photos. Des documents. Et un nom, écrit en lettres noires, nettes, sans ambiguïté.

CLAIRE.

Johnny sentit son cœur se contracter.

Il sortit la première photo. Claire, assise à une terrasse, souriante. Puis une autre. Claire, entrant dans un bâtiment officiel. Puis une troisième. Claire, en train de parler avec un homme en costume sombre.

Johnny sentit la colère monter. La peur aussi. Et cette sensation de trahison qui lui brûlait la poitrine.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— La vérité, répondit l'homme.

— Quelle vérité ?

— Celle que tu refuses de voir depuis des années.

Johnny serra les photos si fort qu'elles se froissèrent.

— Claire travaille pour eux, Johnny.

— Pour qui ?

— Pour ceux qui t’ont envoyé à Washington. Pour ceux qui t’ont fait signer ce contrat. Pour ceux qui t’ont mis sur cette route.

Johnny resta figé. Le monde sembla vaciller autour de lui.

— Tu mens.

— Non. Elle t’a protégé. Elle t’a surveillé. Elle t’a aimé aussi, à sa manière. Mais elle n’a jamais cessé de travailler pour eux.

Johnny sentit un vertige. Tout se mélangeait. Les souvenirs. Les disputes. Les silences. Les départs précipités. Les appels manqués.

— Pourquoi maintenant ? demanda-t-il d’une voix rauque.

— Parce que ce voyage est le dernier. Celui où tu dois choisir. Continuer pour eux... ou pour toi.

Johnny baissa les yeux vers la dernière page du dossier. Une adresse. Un lieu. Et une phrase manuscrite, écrite de la main de Claire.

— Je suis désolée. Tu mérites la vérité.

Il sentit quelque chose se briser en lui. Pas un cri. Pas une larme. Juste une fissure profonde, irréversible.

L’homme recula d’un pas.

— La surprise t’attend là-bas.

— Quelle surprise ?

— Celle que Claire t’a laissée. Celle qui pourrait tout changer.

Johnny referma le dossier. Remonta dans son camion. Redémarra.

La voiture grise ne le suivit plus.

La route s’ouvrait devant lui, droite, implacable. Et au bout... une vérité qu’il n’avait jamais imaginée.

CHAPITRE XVIII

(Toujours)

L’adresse indiquée sur la dernière page du dossier menait à une petite maison isolée, posée au bord d’un lac immobile. Le genre d’endroit où le temps semble s’arrêter, où même le vent hésite avant de souffler.

Johnny coupa le moteur. Le silence tomba d’un coup, brutal, presque violent.

Il descendit. Ses bottes écrasèrent le gravier humide. Une odeur de pin et de pluie fraîche flottait dans l’air.

La maison était simple, presque trop simple. Une lumière faible filtrait à travers un rideau. Quelqu’un était passé récemment — il le sentit.

Il poussa la porte. Elle n’était pas verrouillée.

À l'intérieur, tout était rangé, propre, presque clinique. Une table. Deux chaises. Un vieux poêle. Et, au centre de la pièce, un petit coffre en bois clair.

Johnny s'approcha. Son cœur battait trop vite. Il posa la main sur le couvercle. Le bois était tiède, comme si quelqu'un venait de le toucher.

Il l'ouvrit.

À l'intérieur, il trouva trois choses.

La première : Une photo. Lui et Claire, plus jeunes, souriants, debout devant son premier camion. Au dos, une phrase écrite de la main de Claire : *“Je t'ai aimé avant tout ça.”*

Johnny sentit sa gorge se serrer.

La deuxième : Une clé USB. Petite. Anodine. Mais il savait déjà qu'elle contenait ce que Claire avait découvert, ce qu'elle avait voulu lui transmettre avant de disparaître du jeu. Des preuves. Des noms. Des contrats. De quoi faire tomber ceux qui l'avaient manipulé.

La troisième : Un carnet. Fin. Couverture en cuir. Il l'ouvrit.

La première page portait une date. Récente. Très récente.

Puis un texte, écrit d'une écriture qu'il connaissait trop bien.

“Johnny, Si tu lis ceci, c'est que je n'ai plus le droit de te parler. J'ai essayé de te protéger. J'ai échoué. Alors je te laisse ce que je n'ai jamais eu le courage de te dire.”

Johnny tourna la page. Ses mains tremblaient.

*“Ils t'ont choisi parce que tu es loyal. Parce que tu ne poses pas de questions. Parce que tu crois encore que les gens disent la vérité.

Moi, je t'ai menti. Pas pour te nuire. Pour te garder en vie.”*

Il inspira profondément. Le carnet semblait peser une tonne.

La dernière page était la plus courte. Une seule phrase. Une phrase qui lui coupa le souffle.

“Tu n'es pas leur pion, Johnny. Tu es leur cible.”

Johnny resta immobile. Le monde se rétrécit autour de lui. Tout ce qu'il croyait savoir, tout ce qu'il avait accepté, tout ce qu'il avait encaissé... prenait un sens nouveau. Terrible. Implacable.

Il referma le carnet. Le posa sur la table. Puis il vit quelque chose qu'il n'avait pas remarqué.

Sous le coffre, soigneusement glissé, un petit papier plié en quatre.

Il le prit. Le déplia.

Une adresse. Une heure. Et un mot.

“Viens seul.”

Johnny sentit une chaleur froide lui envahir la poitrine. Ce n'était pas Claire qui avait écrit ça. Il le savait. Il le sentait.

La révélation était là : Claire n'était pas la traîtresse. Elle était la seule à avoir essayé de le sauver.

La surprise, elle, l'attendait encore. Quelqu'un voulait le voir. Quelqu'un qui savait qu'il viendrait. Quelqu'un qui tirait les ficelles depuis le début.

Johnny sortit de la maison. Le ciel s'était assombri. Le lac était devenu noir.

Il monta dans son camion. Mitrailla le moteur. Et prit la route vers l'adresse.

Cette fois, il ne fuyait plus. Il allait comprendre. Il allait affronter. Il allait savoir.